

Foenkinos, loser gagnant

«Numéro deux» suit celui qui fut presque Harry Potter. Interview.

Cécile Lecoultrre

David Foenkinos l'avoue, l'écrivain a échappé à la Pottermania qui déferla sur le monde à la fin du siècle dernier. Pourtant, «Numéro deux» ne parle que de la magie qui ensorcela la génération des millénials, jusqu'à en devenir le marqueur. «En fait, quand je suis tombé sur ce mot de la directrice du casting en 1999: «Daniel Radcliffe avait ce petit quelque chose en plus», j'ai été subjugué. Harry Potter est la Joconde de la littérature, j'ai eu envie de m'intéresser à la toile accrochée à côté, à l'acteur évincé à la dernière minute. Ensuite, j'ai craint la fausse bonne idée.» Ses triomphes ne le changent pas. «Plus j'écris, plus je suis névrosé...»

Récemment, le quadragénaire définissait son épithète: «Il aurait voulu être Suisse». Loin du terre à terre bancaire, ce vœu, dit-il, s'est imposé d'une manière atmosphérique, d'un fantasme de plénitude. «J'ai polarisé sur des romanciers qui ont été traversés par cet esprit, Robert Walser, Dostoïevski, Nabokov, Albert Cohen, Kundera.» Et d'admettre qu'en éternel «psychopathe de la répétition», «Numéro deux» et ses stratégies pour réparer les vivants vibrent sur un tempo qui martèle son obsession de sérénité contrariée.

«Je dis pourtant avoir tellement changé de versions de moi-même... mais ce n'est pas une décision, plutôt la soumission à des énergies très variables qui se ressentent dans mes romans, alternant le ton léger et grave. Je me sens en variation d'humeur constante toute en espérant me caler sur la meilleure prise.» Séquelle profonde de son amour pour le jazz? «Jadis, j'ai fréquenté une école de jazz, je voulais en faire une profession et c'est vrai, j'ai ce goût des variations.» En trois actes, du factuel romancé au fantastique échevelé, son impro magicienne swingue entre sourires et vagues à l'âme. Le socle demeure, cet univers dont le Parisien a jeté les bases en 19 romans. Ses références? En vrac, le romantisme éperdu de Flaubert dans «L'éducation sentimentale», les délires de Jim Carrey dans «Eternal Sunshine of a Spotless Mind», le métier de gardien de musée, le Swinging London, les filles prénommées Jeanne ou Mathilde. «J'aime cette cohérence qui surgit dans des



David Foenkinos: «Je suis un psychopathe de la répétition qui cherche toujours à se renouveler...» JOEL SAGET / AFP

répertoires aussi variés que «Charlotte» et «La délicatesse...» Lui qui vénère les Beatles versant Lennon en profite pour ressusciter Pete Best, autre malheureux loser de la gloire.

Autre constante, quitte à passer pour un fan transi dans l'ombre du génie inaccessible, le cinéaste et écrivain n'a jamais craint d'aller se frotter au talent des autres. Ainsi «Numéro deux» cerne le mystérieux composite de hasards et fatalités, don inné et

sueur laborieuse, qui aboutit à un phénomène artistique. «J'ai besoin des autres, je m'en nourris sans complexe. Je fonctionne à l'admiration. «Vers la beauté» (ndlr: 2018) tentait de montrer comment l'art peut nous sauver. Curieusement, ce bouquin à l'accueil difficile à sa sortie suscite ces temps un engouement TikTok chez les plus jeunes.»

L'échec, il ne connaît pas? «Venu d'un milieu modeste, j'ai eu un succès tardif, à 36 ans, mais sans amertume. J'ai tellement

été le numéro deux, et qui peut se vanter de ne l'être jamais! J'ai connu la lose, la rencontre avec le public qui se conclut par une discussion avec une seule et unique lectrice, une dame qui a perdu ses clés et attend que son mari rentre à la maison... mais je m'en satisfaisais.»

Surmonter la souffrance, l'humiliation... la thématique percutante son œuvre, sans doute parce que David Foenkinos a flirté avec la mort à 16 ans, victime d'une maladie de cœur rarissime. «Les bouquins de développement personnel, ce n'est pas mon truc. Mais je suis persuadé de la valeur de l'échec. Il faut sûrement avoir raté des trucs pour les réussir ensuite.» Peu adepte des symétries psychologiques en noir et blanc, il se méfie avec constance des a priori complaisants sur les ratés pathétiques, fuit les clichés béats sur les gagnants du loto.

Houellebecq, son numéro un

«Je n'oublie jamais la phrase de Churchill, «le succès, c'est aller d'échec en échec». Ou cette autre, de Hemingway qui lui, parlait de «la catastrophe du succès».» L'a-t-il vraiment expérimenté, ce paradoxe? «Oui... je me souviens d'avoir été favori du Prix Goncourt, en tête des ventes, écrivain comblé, et pourtant dans un borborygme intime de difficultés personnelles impossibles.» Soupirs. Il faudrait peut-être le naturaliser suisse finalement. Rires. «Au-delà, les extrêmes ne me gênent pas, écrivain populaire et auteur Gallimard.»

Du coq à l'âne, on évoque Michel Houellebecq, son collègue dans cette prestigieuse maison d'édition, brillant acteur saugrenu à ses heures, bientôt à l'affiche chez Franck Dubosc. «Il m'intimide beaucoup trop pour que j'ose lui proposer de jouer dans mes films. Par contre, j'aime la coïncidence de sortir un livre qui s'appelle «Numéro deux» en même temps que son «Anéantir»...» Belle ironie existentielle au palmarès des best-sellers, en effet.



«Numéro deux»

David Foenkinos
Éd. Gallimard, 235 p.

Atelier d'écriture animé par David Foenkinos, sa 5 fév. de 16 h à 18 h. Société de lecture, 11, Grand-Rue

Chansons à la boussole

Rédigé par des géographes genevois, «Monde enchanté» explore par le texte 36 tubes pop racontant le territoire.

Fabrice Gottraux

Un livre sur les chansons qui parlent des lieux, des villes, autant que des îles, des paysages, d'hier ou d'aujourd'hui, parfois bien réels mais le plus souvent relus, revus, remémorés, imaginés? «Examiner le lien entre les chansons populaires et les lieux, c'est appréhender une géographie intime et émotionnelle.» Ainsi débute «Monde enchanté», bel ouvrage collectif sous la direction de Raphaël Pieroni et Jean-François Staszak, deux géographes du département y afférent à l'Université de Genève, qui ont embarqué dans leur projet 25 de leurs collègues. Chacun et chacune son choix musical, sa plume, libre de dire ce qui s'entend dans la mélodie, les paroles.

L'invitation au voyage est lancée, pour 87 pages de cabotage du «Göttingen» de Barbara au «Belle-Ile-en-Mer, Marie-Galante» de Laurent Voulzy, de «Waterloo» d'ABBA à «Dans ma ville, on traîne» d'Orelsan. «Amsterdam», «Penny Lane», «YMCA», «Charleroi», devinez qui. Et puis «Genève... ou bien» de Marie Laforêt. Comme «Genève» tout court de William Sheller. Expliqué par lui-même: «C'est un tableau, rien de personnel.» Mais attention! Dans «La Isla Bonita» de Madonna, il y aurait, nous dit-on, les «prémices de l'émancipation du joug hétéropatriarcal». Plutôt que l'hédonisme exotique? On voudrait en débattre. Au rappel de l'histoire du XX^e siècle surtout, la matière à remettre les chansons dans leur cadre sociologique. Tel «Gangnam Style» de Psy, hommage dérisoire à la réussite du modèle économique sud-coréen, Gangnam constituant ce quartier de Séoul jadis misérable devenu la vitrine des ultrariches...



«Monde enchanté»

Raphaël Pieroni,
Jean-François
Staszak, direction
Éd. Georg,
87 p.

Notre sélection

Classique



La formidable entreprise de Benjamin Alard, enregistrer l'œuvre pour clavier de Jean-Sébastien Bach dans l'ordre chronologique, atteint avec le 5^e volume un incomparable sommet, couronnant les années de première maîtrise à Weimar (1708-1717). En ouverture de ce triple album, on trouve la célèbre «Toccatina en ré mineur». Elle prend sous ses doigts et sur un orgue parisien d'esthétique saxonne, une majesté jamais surjouée et une fluidité admirable. Le fil rouge de ces trois heures, c'est l'esprit de la toccata, alternant passages improvisés et fugues enjouées. L'album consacré au clavicorde est une pure merveille d'intimité sensible. Benjamin Alard joue Bach avec Emmanuel Pahud me 2 fév. à Rougemont (sommetsmusicaux.ch) **MCH**

«Bach, The Complete Works For Keyboard, vol. 5»

Benjamin Alard, orgue, clavicorde, clavecin à pédale
3 CD Harmonia Mundi

Jazz



Tout le monde aime le vibrapone qui nous rappelle les (bons) souvenirs du xylophone de notre enfance, mais l'instrument a perdu un peu de l'aura que lui avaient fait gagner des pointures comme Lionel Hampton ou Gary Burton. Ancien batteur (pour Brad Mehldau), Jorge Rossy le remet au centre de l'attention avec ce «Puerta» enregistré à Bâle, où l'on retrouve un autre batteur de Mehldau, Jeff Ballard, toujours aux fûts – ici avec délicatesse –, et le bassiste allemand Robert Landfermann. Sans esbroufe ni complications inutiles, ce trio reprend la piste d'un swing pas pressé où les résonances du vibrapone ouvrent de chaleureuses ambiances, des ondulations lentes mais sensuelles de trois rythmicistes aux déhanchés lents et néanmoins virevoltants. **BSE**

«Puerta»

Jorge Rossy, Robert Landfermann, Jeff Ballard
Éd. ECM

Rock



De la chanson lofi à l'américana bizarre en passant par un indie rock tapageur, Mark Oliver Everett a pour seul constance de gérer seul les commandes de son vaisseau Eels. Pour ce 14^e album, «E» a accepté à la barre un compagnon déjà croisé avec succès sur «Souljacker» (2001), le producteur John Parish «venu avec sa boîte à outils», dit le Californien. Visible-ment, les deux se sont bien amusés à en extraire tous les gadgets avec une énergie qui déborde de «sorcellerie extrême». Ça sent le bi-douillage de boîtes à rythme sous amphétamine, les micros d'époque, le garage moite et les guitares bon marché filtrées d'effets vaudous. Inscrit dans les nineties (on pense aux premiers Beck) et donc non commercial, ce disque s'écoute en chemise hawaïenne avec un soda cheap à la main, les pieds sur la rambarde du balcon. **FBA**

«Extreme Witchcraft»

Eels
Éd. E Works

Nouvelles



Achever ce volume aussi imposant que le Burke's Peerage – l'équivalent britannique du bottin mondain – n'est pas du ressort du lecteur paresseux et distingué qui préférera picorer dans les dizaines de nouvelles d'Hector Hugh Munro (1870-1916), auteur mieux connu de ses contemporains par son nom de plume, Saki. Ses courts récits font briller d'un humour à l'éclat vif toutes les facettes de la société édoïenne, ce Pandémonium des bonnes manières et des conventions du même thé. L'héritier de Wilde et de l'humour anglais taille des costards élégants et frappe les esprits avec la grâce d'un maillet de croquet. C'est léger, d'un cynisme ludique, et cela met le cœur en joie à l'heure des tentatives de réinstaurer un rigorisme hautain. **BSE**

«Le pèlerinage infernal - Nouvelles intégrales»

Saki
Éd. Noir sur Blanc, 848 p.

Jeunesse



Épatant pour inviter les mômes à se détourner un temps de leurs tablettes pour plonger dans un livre très, très illustré, «Une souris nommée Miika» sort du trou. Le facétieux Britannique Matt Haig, souvent adapté au cinéma, scénarise cette aventure dans le Lutinbourg avec une force visuelle qui invite aux pastilles imagées. Et pour cause. L'excentricité de ses trolls, elfes et lutins prime dans de joyeux délires dans la chasse au trésor, le fameux fromage Ourga Bourga. L'humour et la ruse débordent avec ces fondus de magie. Cet auteur adulé par l'ex-Monty Python Michael Palin, comme par le romancier de polars Ian Rankin, s'était fait remarquer par une autobiographie tragicomique de grand dépressif à 24 ans. En littérature jeunesse, ce créateur singulier impose une vista rare qui traverse les supports... et les générations. **CLE**

«Une souris nommée Miika»

Matt Haig
Éd. Hélicon, 148 p.

BD



Critique BD, essayiste et scénariste, Thierry Smolderen s'y entend pour tricoter des histoires retorses, véritables mécaniques de précision souvent nimbées d'un climat tendant vers l'étrange. La preuve, entre autres, avec les excellent «Souvenirs de l'empire de l'atome» et «L'été diabolik», mis en images par Alexandre Clérissé. Avec un autre dessinateur, Jorge Gonzalez, Smolderen signe le rusé «Cauchemars Ex Machina», inspiré d'une anecdote authentique survenue durant la Seconde Guerre mondiale. On se délecte de ce récit dense débutant par un crime impossible, et confrontant écrivains de polars, services secrets et hautes sphères de l'Allemagne nazie. Le dessin pictural de Gonzalez («Chère Patagonie», «La Flamme») contribue au mystère et à ses charmes. **PMU**

«Cauchemars Ex Machina»

Smolderen et Gonzalez
Éd. Dargaud, 128 p.